

La chanson sur la cassette – face A

Jamais je n’aurais imaginé qu’il existait un homme capable de refuser à une femme la nuit qu’elle lui offrait sur un plateau. Et pourtant, c’est ce qui est arrivé avec moi, ou plus exactement, ce qui m’est arrivé avec notre voisin Souhaïl. « Tu le regretteras », lui ai-je dit, mais il est resté de marbre.

Questionnez mon cœur après qu’il s’est repenti

Demandez-lui si de la beauté il n’a pâti

Il m’avait offert cette cassette six ans plus tôt, mais je venais seulement de l’exhumer de sa cachette au fond de mon ancien cartable. La photo d’Oumm Kalsoum avec, au-dessous, le titre de l’album, *Questionnez mon cœur*, étaient suffisants pour que je refuse, à l’époque, d’introduire la cassette dans le magnétophone et de l’écouter, fût-ce distraitement. « Je ne peux pas écouter de chansons. Le seul fait de leur prêter l’oreille est illi-cite et contraire aux commandements de Dieu », avais-je lancé à sa sœur qui, ce jour-là, m’avait apporté la cassette. Néanmoins, elle avait insisté pour me la laisser, craignant de contrarier son frère s’il apprenait que j’avais refusé son cadeau.

Questionnez mon cœur après qu'il s'est repenti

Qu'avait-il cherché à me dire en m'offrant cette chanson? Et puis que signifiait «repenti»? S'était-il vraiment repenti, pour se passer ainsi de ma «nuit du Destin¹», comme je l'appelais? Et comment étais-je passée à côté du changement survenu dans sa personnalité depuis que j'étais entrée en possession de la cassette?

On ne s'enquiert qu'auprès des gens les plus sensés

Mais le beau laisse-t-il la raison subsister?

Son intention était claire, il voulait rendre hommage à ma beauté à travers les paroles de «la Dame» – comme sa sœur l'appelait –, mais je n'y avais pas trop prêté attention ce jour-là, n'ayant pas écouté la chanson.

Je ne me souviens pas de la dernière fois où j'ai contemplé mon visage et mon corps dans la glace. À la vérité, je passe pour séduisante. Qui peut se targuer de seins aussi explosifs que les miens? Mon corps est encore jeune. Ce tour de taille, ces lèvres, quelles merveilles... Je voudrais bien la voir, celle qui a un postérieur doté de rondeurs aussi excitantes! Dans la chemise de nuit transparente, je projette sur le miroir l'image d'un océan de fraîcheur, à même de combler quiconque y plongerait. Hélas, il n'y a que moi dans le miroir.

Souhaïl est l'homme qui habite le plus près de chez nous. À l'exception de ce qui s'est passé lors de notre nuit du Destin, je ne pense pas qu'il m'avait déjà vue. Peut-être m'avait-il tout au plus aperçue de loin, emmitouflée dans mon manteau ou enveloppée de la 'abaya'^{*2} noire, le

1. Cette périphrase désigne d'ordinaire la nuit où, selon la tradition musulmane, le Coran a été révélé. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

2. Les termes d'habillement, suivis d'un astérisque à leur première occurrence, font l'objet d'un glossaire en fin d'ouvrage.

visage couvert de la *lathma** et le *khimar** tombant de la tête jusqu'aux genoux.

Il ne pouvait donc pas voir en moi la beauté décrite dans la chanson... mais après tout... peut-être m'avait-il vue dans ses rêves. N'arrive-t-il pas que ceux-ci s'incarnent dans la réalité, quand au contraire la plupart des réalités demeurent à l'état onirique? Il m'a d'abord vue comme une créature dans son rêve, avant de se persuader que j'étais bien elle. Ça me suffit amplement.

Alors qu'un certain jour j'interrogeais mon cœur

La réponse est venue non de lui mais des pleurs

J'étais âgée de dix-neuf ans quand il m'avait offert la cassette. À l'exception de mon père et de mon frère, aucun jeune homme, aucun homme adulte, aucun garçon ne m'avait vue depuis mes huit ans. Dès que j'avais atteint cet âge, mon père m'avait remis une cape noire qui dissimulait mon corps du cou jusqu'aux pieds, un *hijab** pour couvrir ma chevelure et un *niqab** pour cacher mon visage, avec seulement deux fentes pour les yeux. Je m'étais réjouie en m'examinant dans la glace, comprenant que j'étais devenue une femme, comme ma mère.

Je n'avais que douze ans quand j'ai voulu que mon père cesse de m'acheter des vêtements à l'occidentale et me permette de porter une 'abaya noire, comme celle que j'avais vue lors du mariage de ma cousine maternelle. La fille – dont j'avais entendu qu'ils la surnommaient l'Adénite – avait drapé autour de son dos une 'abaya ouverte sur le devant, son haut transparent révélant ses atours comme si elle ne portait nul vêtement, on pouvait même penser qu'elle aurait été moins séduisante si elle avait été toute nue, ou si elle avait arboré une autre tenue.

J'ai passé deux mois, peut-être moins, à rêver de cette 'abaya, avant de me rendre compte que je n'en porterais pas de pareille, jamais.

À huit ans, j'avais été enchantée par la cape et le niqab, mais à douze ans, ma joie à l'idée que j'allais endosser une 'abaya a été de courte durée. En apprenant de mon père qu'il allait me l'acheter, j'avais pensé qu'elle ressemblerait à celle de la fille adénite. J'ignorais que le modèle qu'il avait en tête était autre, tout autre, jusqu'à ce qu'il me l'apporte, accompagné de ses accessoires, le khimar et la lathma. Ma mère m'a expliqué que ce que nous avions l'habitude d'appeler «cape», et que nous portions désormais – elle, ma sœur et moi –, se dénommait également 'abaya, alors que le vêtement adénite que j'avais vu sur la fille s'appelait un *chaïzhar**.

Ce jour-là, j'ai senti que je portais un poids, que je ne pouvais plus marcher, mais seulement rouler telle une boule noire. Je me suis posé la question en m'observant dans le miroir : à quoi bon ce corps ?

Je n'avais pas encore découvert que le poids n'était pas, aux yeux des autres, dans l'habit que je portais : non, c'est moi-même qu'ils considéraient comme un poids, comme un fardeau dont la présence, inexplicablement, les dérangeait.

Blottie entre mes côtes, sévit une faiblesse

De chair et de sang, qui a miné ma jeunesse

Je me demande : ai-je vécu ma jeunesse comme tout le monde la vit, ou ne l'ai-je pas vécue ?

En réalité, j'ignore jusqu'au sens de ce mot.

S'agit-il des années qui défilent en nous pour quelque temps, ou bien du mode de vie que nous adoptons durant cette étape de notre existence ?

Je ne saurais le dire.

Je suis passée par des années durant lesquelles je n'avais pas le courage de poser la moindre question. Même quand telle ou telle phrase écrite me paraissait porter un sens interrogatif, je n'osais pas le reconnaître en la concluant par un point d'interrogation.

Pourquoi la maîtresse m'a-t-elle frappée quand j'ai dessiné un cœur? C'était pourtant la première question que j'avais osé formuler.

Pourquoi mon père s'y est-il mis aussi? En m'entendant interroger ma mère après l'incident survenu en classe, il a déboulé de la salle de bains, tendu comme un arc, et m'a rouée de coups, ajoutant à ceux que j'avais déjà reçus à l'école. Il visait mes joues, et puis des points variés de ma tête, sans cesser de hurler: « Hé... ce que tu as fait ne te suffit donc pas, il faut encore que tu poses des questions?! »

*Quand bien même on créerait des cœurs d'acier trempé
Ils résisteraient moins que lui n'a résisté*

Voilà comment l'incident s'est produit. À l'époque, j'étais en quatrième année de primaire. Avant que la maîtresse d'éducation islamique n'entre dans la classe, ma camarade assise à mon côté a sorti de son cartable une feuille décorée de roses au milieu desquelles était dessiné un motif. Elle a expliqué que c'était un cœur transpercé par une flèche que sa sœur aînée avait dessiné pour l'offrir au fils des voisins; elle avait inscrit son prénom au centre du cœur et celui du garçon le long de la flèche. Continuant à chuchoter comme si elle voulait attirer l'attention des autres élèves sur nos confidences murmurées, ma camarade m'a soufflé qu'elle avait subtilisé la feuille à l'insu de sa sœur. Elle est allée jusqu'à ponctuer cet aveu d'un éclat de rire, de sorte que toute la classe s'est retournée vers nous, et aussi la maîtresse qui pénétrait justement dans la

salle. « Qu'y a-t-il ? » a hurlé celle-ci en la voyant enfouir précipitamment la feuille dans le cartable. « Il n'y a rien, il n'y a rien ! » avons-nous répondu en chœur.

Quand bien même on créerait des cœurs d'acier trempé

Oui, dame Oumm Kalsoum, quand bien même... tandis que moi j'ai été créée avec un cœur de papier et d'encre. Ce jour-là, je m'étais étonnée de l'intérêt que ma camarade portait au dessin de sa sœur, et de son empressement à le dissimuler. Ses chuchotements et ses rires avaient piqué ma curiosité. Les idées se bouscuaient dans ma tête et je n'arrivais plus à me concentrer sur la leçon.

Je ne sais pas ce qui m'a prise, mais j'ai sorti moi aussi un cahier dont j'ai arraché deux feuilles afin d'y dessiner les lignes du motif en question, du moins ce que j'en avais mémorisé. J'ignore ce qui s'est passé ensuite, je n'ai repris mes esprits que dans le bureau des affaires scolaires, avec une sensation d'eau qui mouillait ma tête ainsi que mes vêtements, ma poitrine et mon dos. J'ai compris qu'il m'était arrivé quelque chose. Apparemment, la directrice de l'école était en pleine conversation avec la maîtresse d'éducation islamique debout à ses côtés: « Pas de cette façon, madame. Je vous ai dit plus d'une fois qu'il faut taper sur la main et non comme ça sur la tête. » J'ai palpé mon crâne et me suis rendu compte que c'est de moi qu'elle parlait. C'est sur ma tête à moi que le coup s'était abattu, ma tête qui n'avait repris ses esprits – je le comprenais à présent – qu'après avoir été aspergée de trombes d'eau.

« Il faut que vous éduquiez votre fille comme il faut à la maison... C'est mal élevé, ces dessins de cœur, ces lettres d'amour et toutes ces futilités ! » a dit la directrice à mon père qu'elle avait convoqué par téléphone. De fait, elle a

eu ce qu'elle voulait: j'ai appris ce jour-là qu'éduquer, ça voulait dire frapper. En revanche, je n'ai pas compris ce que signifiait le dessin du cœur transpercé, et ce que la directrice avait voulu dire en parlant de « lettres d'amour » et de « futilités ».

Je n'avais pas eu le courage de poser la question. À partir de ce moment et durant de longues années, j'ai cessé de me questionner, et même d'utiliser un seul point d'interrogation dans les devoirs ou les exercices que je rendais. Pire, la seule idée, aussi fugace soit-elle, d'en placer dans mes copies ne m'effleurait même plus. Peut-être en avais-je tout simplement oublié l'usage au cours de ces années. Je ponctuais chaque phrase ou énoncé appelant une interrogation d'un point destiné à y mettre fin ou à mettre fin à l'interrogation qui y était contenue, après quoi j'en ajoutais un second afin de rendre celle-ci muette, définitivement.

Quand ma mémoire a-t-elle de nouveau ressorti d'entre ses plis les points d'interrogation? Je me suis mise à en insérer à toutes les lignes, que le contexte l'exige ou qu'il ne l'exige pas.

Nul ne peut t'éclairer sur le berceau des nuits

Comme qui a perdu êtres chers ou amis

Il y avait dans mon entourage des garçons – cousins maternels ou paternels, fils de voisins – que j'aimais bien et avec qui j'avais un vrai rapport d'amitié. À mes huit ans, ils sont subitement devenus des absents, comme s'ils n'existaient plus. J'étais une fille, et je n'avais pas à les évoquer en pensée ou en paroles: « Prends garde, ma fille... c'est mal. »

J'aurais voulu dire à ma mère: justement, je voudrais mieux connaître ce qui est mal. Je me disais que mes demandes d'explications n'étaient que de simples mots, ou l'expression d'un désir, mais j'ai renoncé et mis de côté

mes doutes, car j'étais arrivée, par ma propre réflexion, à la conclusion que le désir est une question – or aux questions je n'avais pas droit.

Le fils de notre voisin al-Taazi, Nachouane, qui avait à peu près mon âge, était doué pour fabriquer des cerfs-volants. Chacun des enfants de l'impasse s'en était vu offrir un, mais c'étaient tout de même les siens qui étaient les meilleurs, eux qui volaient le plus loin et flottaient le plus haut. Il surveillait des yeux le parcours du cerf-volant, tout en tenant le fil qui s'était déroulé loin dans le ciel. Il me faisait l'impression d'un pilote habile dirigeant son appareil avec art et intelligence. Je n'aurais jamais cru qu'un jour, le cerf-volant lui échapperait, et que le fil attaché à sa main se dénouerait.

Le jour où nous nous sommes vus pour la dernière fois, il avait enroulé le fil autour de ses dix doigts, puis avait brandi les bras au-dessus de sa tête pour en libérer l'extrémité tout en criant: « Ohééééééé! »

Du regard, j'accompagnais le cerf-volant dans les cieux. Pourquoi l'as-tu projeté si loin de toi? ai-je demandé à Nachouane. Mais il n'est pas loin de moi! a-t-il répliqué, en ce moment même je flotte là-haut avec lui.

J'ai voulu lui dire: Pourquoi ne m'emmènes-tu pas flotter avec toi? Mais apparemment, ma demande venait trop tard, car Nachouane s'était déjà éloigné tout là-haut, très loin, loin de moi, et flottait vers l'infini.